

RECUEIL DE NOUVELLES



CONCOURS 2023

La chartreuse de



PREAMBULE

*Ce corpus a pour objectif de vous faire
découvrir les nouvelles proposées dans
le cadre de l'édition 2023 de notre
concours de nouvelles*

« Coup de foudre à la Chartreuse »

*Vous trouverez les productions retenues
par le jury pour chaque catégorie du
concours adultes, jeunes et écoles*

*Nous avons choisi de vous proposer ces
écrits tels que nous les ont livrés les
auteurs*

Bonne découverte



SOMMAIRE

CONCOURS ADULTE

Christelle MOURGUE	Tracassins et illusions	p.4-14
Eric DEVERREWAERE	Béatitude au coeur de la tempête	p.15-22
Michael BONNET	Le premier jour	P.23-35
FlorAnn AUBAD	Orages dans les Combrailles	P.36-48

CONCOURS JEUNE

Hannah REVOL	Etrange disparition	P.49-61
Axelle REYROLLES	Course contre l’histoire	P.62-73
Cloé ARANDA-VALETTE	Retour dans le passé	p.74-77

CONCOURS ÉCOLE

Adèle BONNET	Une nouvelle vie	p.78-83
---------------------	------------------	---------





Christelle MOURGUE

Tracassins et illusions

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.

Avant de refermer l'huis et d'entrer, l'inconnu jette des regards en tous sens, comme s'il craignait d'être vu ou suivi.

Alors que je suis réfugié derrière le grand châtaignier, près des jardins, à cinq toises¹ du bâtiment d'entrée, je me sens comme foudroyé². Un effarement me saisit d'épouvante et je commence à trembler.

Des idées confuses jaillissent dans mon esprit. Dois-je avertir le prieur et les autres moines de cette intrusion? Pourquoi cette personne pénètre t-elle dans notre lieu sacré en pleine nuit? Vient-elle voler des reliquaires ou calices? Des livres enluminés?

De la nourriture bien sûr ! Les pluies torrentielles ont ravagé les champs de céréales détruisant les espoirs de récoltes abondantes de blé, d'orge, de seigle. Déjà au printemps, la colère

¹ La toise est une unité de longueur ancienne qui correspond à six pieds français, soit 1,949 m. Cinq toises représentent environ 10 mètres

² L'expression était utilisée au XVIIe siècle mais le foudroiement était associé à la stupeur causée par un événement inattendu, soudain et plutôt désagréable



de Dieu a brûlé les bourgeons des arbres fruitiers et de la vigne en provoquant des gelées tardives. Les greniers seront vides cet hiver, la bière et le vin ne feront pas bombance lors des veillées hivernales dans les chaumières. Malgré nos prières, cette funeste famine, pour la troisième année consécutive, sèmera misère et mort.

À peine viens-je d'imaginer cette raison, qu'elle me paraît peu vraisemblable. Les villageois des alentours parcourent jusqu'à 4 ou 5 lieues³ pour demander de quoi survivre auprès de notre communauté.

Que dois-je faire? Si je cours réveiller notre cher prieur Bruno, je devrais expliquer ma propre présence en pleine nuit à l'extérieur du monastère. Je serai sévèrement puni et peut-être même déchu de mon noviciat, voie dans laquelle je me suis engagé il y a plus d'un an, en juin 1649.

Perdu dans mes tourments, la foudre s'abat brusquement sur la tour fortifiée du monastère. Les lumières de l'éclair, en contraste avec les pierres bâties, semblent avoir dessiné une forme. Non, c'est impossible: j'ai cru voir le visage d'une femme. Je me sens abasourdi. Dieu m'envoie-t-il un message?

Quelques secondes à peine après cette vision, un énorme coup de tonnerre déchire la vallée. Au même instant, la porte du monastère s'ouvre lentement. Je me dissimule derrière mon grand arbre, seuls mes yeux émergent du tronc. Debout, tous mes membres tremblent à nouveau. La longue capeline de l'inconnu ne me permet pas de distinguer son visage mais j'aperçois qu'il dissimule quelque chose sous son mantel.

³ La lieue ancienne, en vigueur jusqu'en 1674, équivaut à 3,266 km. Dans le récit, les 4 ou 5 lieues représentent donc environ 13 ou 16 kilomètres



Plus violent que le premier, un second coup de foudre me terrasse définitivement en me plongeant dans un profond accablement. Je m'effondre à genoux, sur le sol couvert de mousse. Le voleur n'est pas seul. Le prieur de la chartreuse, Bruno, est là à ses côtés. Je ne peux pas me tromper, malgré son scapulaire en drap blanc masquant presque totalement son visage, notre prieur est reconnaissable parmi tous avec sa corpulence de géantin, de plus de six pieds⁴. Sa taille supérieure est à l'image de son amour et de son exemplarité, immense.

Toujours en position de prière, je jette un regard discret, camouflé derrière mon bouclier végétal. Ils échangent quelques mots et se séparent. Le voleur remonte doucement par le sentier et disparaît totalement de ma vue, alors que le prieur Bruno ferme la massive porte en bois. Je suis anéanti et je peine à trouver mon souffle.

L'orage s'éloigne mais pas ma colère, ni mes doutes. Colère à mon égard, pourquoi fallait il que je désobéisse aux règles et que je sorte contempler l'orage?

Tous mes frères sont terrifiés par ce phénomène et adressent successivement leurs prières à Saint Jean-Baptiste, à Saint Théodore et à Sainte Barbe pour conjurer le danger dû aux orages. Pourtant je suis fasciné par ce spectacle offert par Dieu: les grondements lointains, qui s'approchent, se mêlent aux lumières du ciel pour dessiner par un jeu d'ombre et lumières, des formes énigmatiques.

⁴ Le pied est une unité de longueur correspondant à la longueur d'un « pied » humain, c'est-à-dire un peu plus de trente centimètres. La taille du prieur Bruno est donc supérieure à 1,80 mètre



Comme ce visage de femme que j'ai vu il y a quelques heures. Quelle est la nature de cet ange de lumière⁵ ?

Je rejoins ma cellule et m'allonge sur mon lit de paille. L'esprit embrouillé, je ne parviens pas à m'endormir, ni à analyser la situation. Ma colère contre le prieur Bruno se mue en d'insidieux doutes.

J'avais une confiance absolue en cet homme, une admiration et une obéissance sans faille pour celui qui m'a recueilli devant cette même porte vingt-et-un ans plus tôt, le 18 février 1629. Cet hiver là, Dieu déjà courroucé, avait privé les hommes de nourritures terrestres en provoquant cette famine de 1628-1629 qui avait décimé les familles. De mémoire d'homme, jamais les productions agricoles n'avaient été si faibles.

Quand la mort n'emportait pas l'un des leurs, combien de familles avaient souffert dans leur chair de ces conditions de vie difficiles, en survivant tant bien que mal au scorbut, ou au rachitisme. Mes parents, pauvres et misérables, ne pouvant plus me nourrir, m'avaient confié à Dieu pour me sauver la vie.

Il est déjà prime⁶, je n'ai pas dormi.

Jeudi 25 août 1650

Je suis novice et je seconde notre cuisinier, le père Guilhem

— L'orage a été terrible cette nuit. Tu as la mine blanche ce matin, toi non plus tu n'as beaucoup dormi ! Qu'importe,

⁵⁵ Être un ange de lumière peut signifier être un ange du bien ou renvoyer au chapitre où Satan prend l'aspect d'un ange de lumière pour séduire les fidèles et leur faire du mal

⁶ Première heure du jour, environ 6 heures du matin.



arboulastre⁷ ce midi ! Novice Vincent, lave et émince les ingrédients avec soin, me dit-il.

Je baisse la tête, de peur qu'il découvre sur mon visage mon trouble ou ne me pose des questions.

Le soir, après un souper frugal et la prière communautaire de complies⁸, je rejoins ma cellule. Alors que mon corps est fatigué, mon esprit reste agité. Je saisis mon crucifix pour m'aider et regarde vers ma fenêtre à barreaux. Je ferme les yeux. Je dois connaître la vérité. Je m'échapperai de nouveau de ma cellule dans sept nuits.

Le laborieux travail de récolte et de préparation de nos réserves pour l'hiver m'occupe l'esprit et le corps.

Jeudi 1er septembre 1650, soir

Je prie dans ma cellule, mais je ne peux m'empêcher de penser aux prochaines heures et aux risques que je prendrai.

Alors que le silence règne de manière absolue, je m'extrais de ma paillasse et quitte à pas feutrés l'espace des solitaires. La lune est pleine, le ciel dégagé, diffusant une luminosité généreuse. Je vérifie que personne ne me suit et je traverse le grand cloître pour rejoindre la cour des obédiences. Je me réfugie à l'intérieur

de la tour ronde fortifiée pour me cacher. Au second étage, il y a un fenestrou, d'où j'aurai une vue imprenable sur la cour. Le calme règne et je ferme les yeux. Soudain, mon cœur

⁷ Sorte d'omelette aux herbes aromatiques du jardin : épinards, blettes et poireaux agrémentés de marjolaine, de fenouil, de tanaisie et des feuilles de bourrache.

⁸ Environ 19 heures, les complies marquent le moment avant le coucher



s'emballe, j'entends la porte en chêne grincer. Je regarde par le fenestron et vois une silhouette.

Quelques secondes après, le prieur Bruno, sorti de nulle part, étreint l'étranger. Ils se déplacent rapidement, à gauche, en direction certainement de la chapelle ou de la bibliothèque. Malheureusement, ils sortent rapidement de mon champ de vision, restreint par la taille exiguë de ma fenêtre, et je les perds de vue.

La gravité de la situation me replonge dans mes tracassins.

Je ne sais dire combien de minutes, je reste là, immobile, l'œil vissé dans ma lucarne. Enfin, le prieur donnant le bras à l'inconnu réapparaît. Là, sur le seuil de notre chartreuse, je le vois enlacer et embrasser...une femme.

Ma vision se trouble, les larmes me submergent, je suffoque.

L'ange de lumière qui m'est apparu, sept jours auparavant est donc bien Satan. Dieu m'a bien envoyé un message mais que veut-il que je fasse? Dois-je dénoncer la trahison et l'infâme comportement du prieur Bruno pour qu'il demande miséricorde⁹ lors du prochain chapitre? En tant que novice, je ne peux prendre la parole sans être préalablement autorisé par le prieur Bruno. C'est trop risqué, car je devrai avouer mes propres turpitudes et serai certainement renvoyé de l'ordre.

Le jour se lève, les cloches sonneront bientôt pour annoncer la prière de prime. Je regagne discrètement ma cellule pour m'adonner à mes prières.

⁹ Démission dans l'ordre cartusien



Les jours et les semaines suivantes, je trantole¹⁰, mes pensées errant entre mes scrupules et mes doutes, alors que les travaux de préparation de nos réserves hivernales sont intenses tant dans le jardin qu'en cuisine aux côtés du Père Guilhem. Ce dernier ne manque pas de m'interroger pour connaître mes tourments afin, dit-il, de les soulager. Je ne pipe mots.

Malgré notre dur labeur, nos récoltes sont modestes car les légumes sont chétifs et en faible quantité. Nos réserves ont été épuisées par les deux précédentes famines, et le père Guilhem s'inquiète fort de ces maigrelettes denrées.

Seuls le frère Thomas et moi-même cueillons les herbes aromatiques et médicinales. Très tôt le matin, nous choisissons soigneusement les plantes médicinales les plus saines, pleines de rosée pour préserver leur fraîcheur. Quant aux herbes aromatiques, nous procédons à la coupe en début d'après midi, lorsque leur saveur est à son apogée.

Le frère Thomas trie ensuite nos récoltes et les dispose sur des étagères en bois pour les faire sécher dans le grand cellier du cuvier¹¹. Les plantes médicinales, fraîches, sont portées par mes soins au père Matthieu, notre apothicaire. Ses petits yeux pétillent lorsque je pénètre dans son antre car je suis le porteur des précieux ingrédients avec lesquels il prépare ses philtres et élixirs, promesses de guérison pour ceux qui les boiront.

¹⁰ Ce verbe formalise l'expression d'une action ou plutôt d'un manque d'action de la part d'une personne qui vogue d'une chose à l'autre sans s'y activer réellement et perd ou paraît perdre son temps aux yeux d'autrui (surtout si la dite personne est réputée faire quelque chose ou devoir faire quelque chose)

¹¹ Le cuvier était le bâtiment où les moines préparaient la nourriture, stockaient les aliments. Il était généralement situé à proximité du cloître



Depuis plusieurs mois, il vérifie minutieusement certaines plantes: le sureau, le thym, le gui et me demande de lui en apporter chaque semaine. Un jour, je lui demande pourquoi ces plantes sont si précieuses? Ses petits yeux sont pris de panique et son visage se tord. Se raclant la gorge, il me répond que ces végétaux sont particulièrement efficaces pour soigner et soulager les maladies respiratoires car elles possèdent des vertus expectorante et stimulante pour le système immunitaire.

Je suis troublé par la réaction du père Matthieu. Pourquoi cette banale question l'a déstabilisé? Que cache t-il aussi?

Chaque jeudi, vers une heure du matin, je regagne mon repaire dans la tour, et chaque semaine, les mêmes rencontres entre le prieur «imposteur» et la créature du diable, se déroulent sous mes yeux incrédules et impuissants. Les étreintes et embrassements sont de plus en plus longs.

Mercredi 21 septembre 1650

Le père Matthieu, me confie une fiole à remettre au prieur Bruno. Est-ce un philtre d'amour ou d'amnésie pour oublier la grièveté de ses pêchés?

Cette tâche me répugne. Depuis la découverte de sa trahison, j'éprouve du dégoût à son égard car je le vois jouer le rôle de chef spirituel pur et bon auprès de notre communauté et manœuvrer les esprits de mes frères.

Une fois franchie la porte de sa cellule, je dépose le flacon sur une escabelle et alors que je fais demi-tour, le prieur Bruno m'interpelle:

— Novice Vincent, le père Guilhem m'a confié son inquiétude de te voir chaque jour plus triste et parfois hagard dans tes tâches. Je partage sa préoccupation car je l'ai moi même



constaté depuis plusieurs semaines. L'harmonie de notre communauté repose sur l'équilibre que chacun d'entre nous ressent dans sa chair et son âme pour se consacrer au quotidien à une vie contemplative, de prière et d'ascèse pour notre Seigneur.

Un long silence s'ensuit.

— Cette période de doutes, chaque novice la vit car Dieu veut éprouver ton discernement et ton amour pour Lui. Tu dois cheminer pour trouver les réponses à tes questions avant de décider si tu es prêt à prononcer tes vœux perpétuels d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Tu peux sans retenue me partager tes questionnements pour que je t'aide à discerner et éclairer le chemin du Tout Puissant.

À ces mots, j'ai une envie irrépressible de crier et de lui dire que je connais toute la vérité, sa trahison, ses manipulations spirituelles de mes frères, ses rendez-vous nocturnes pour s'occocouler¹² dans les bras de Satan. Comment ose t-il tenir ces propos et y mêler notre Seigneur? Dieu vient à mon secours en m'inspirant une réponse appropriée.

— Mon cher prieur, je vous remercie de votre sollicitude pleine de bonté. Comme vous le savez mieux que personne depuis belle heurette¹³, chacun est soumis à des tentations et des doutes dans la quête de la voie de Dieu. Le Seigneur m'aide à être clairvoyant dans les âmes et guide mon chemin chaque jour pour le servir, pour que la vérité divine soit éclatante. Dieu reconnaîtra les siens.

Sans laisser le prieur me répondre, je m'incline et le salue.

¹² En vieux français signifie se blottir, se coucher

¹³ Ancienne expression de « belle lurette », pour dire « il y a bien longtemps »



Jeudi 27 octobre 1650, 9ème semaine

Alors que mes yeux sont comme à leur habitude prêts à assister au spectacle de dépravation des mœurs du prieur Bruno, la porte en chêne reste close. Les minutes s'égrènent, aucun mouvement. Que se passe t-il? Le prieur est il revenu sur le chemin de la vérité divine? Soudain, je vois notre chef spirituel tomber à genoux devant la porte, prendre sa tête avec ses deux mains et pleurer à chaudes larmes en gémissant. De voir cet homme terrassé par le chagrin avec une telle sincérité, je suis profondément troublé. Le prieur Bruno se relève doucement et disparaît dans le silence de la nuit.

Le lendemain matin, le prieur Bruno, la face chagrine, nous annonce son départ pendant quelques jours avec le père Matthieu.

Part-il à la recherche désespérée de son succube¹⁴ ? J'en ai la quasi certitude. Je vais questionner le père Guilhem, qui me partagera ce qu'il sait sur l'absence de notre supérieur.

— Même dans les moments les plus sombres, Bruno est un rayon de lumière à travers la tempête pour illuminer les cœurs et les âmes avec la parole de Dieu. Ne doute jamais de lui. Sa réponse m'apaise, je décide de l'écouter et de ne plus douter du prieur Bruno en consacrant toutes mes pensées et prières à la contemplation du divin.

Trente ans plus tard

Dimanche 27 octobre 1680

¹⁴ Démon femelle qui vient la nuit s'unir à un homme.



Je suis élu par mes frères prieur de notre communauté. Le prieur Bruno a quitté cette vie terrestre il y a déjà 23 ans. Le procureur me donne une clé qui donne accès à une armoire en bois protégeant un secret bien gardé: les annales personnelles des prieurs depuis la création de la chartreuse du port Sainte-Marie. Ces livres sont les témoins détaillés du quotidien des prieurs, de leur réflexion spirituelle, des conflits internes et externes, des décisions pour le bien de la communauté. Je parcours des yeux ce trésor inestimable et mon regard se pose sur l'année 1650.

Je me remémore brutalement mes tracassins et tourments enfouis depuis si longtemps au fond de ma conscience. Je ne peux résister et j'ouvre la chronique de l'année 1650. Sa lecture m'émeut profondément, des larmes surgissent et des regrets m'envahissent. L'ange de lumière que j'accusais de pervertir notre bon prieur, était un être bon.

Elle s'appelait Marie, était la petite sœur du prieur Bruno. Pour se nourrir, elle s'était prostituée. Atteinte et morte de phtisie¹⁵, elle vivait à l'écart du monde qui la rejetait et la fuyait, dans une grotte vers Les Bouchauds¹⁶. Je souffre au plus profond de moi. Les illusions de la réalité m'avaient rendu ivre d'ignorance de la pureté et de la vertu des âmes.

¹⁵ Au XVII^e siècle, la phtisie était le terme utilisé pour désigner la tuberculose pulmonaire, une maladie hautement contagieuse, mortelle qui causait une toux persistante, une fièvre, une fatigue, une perte de poids et des douleurs thoraciques. Les récoltes de sureau, thym, gui, ramassées par le novice Vincent permettaient au père Matthieu de préparer des philtres soulageant les maux de Marie sans pouvoir la guérir. Marie est décédée quelques jours avant le jeudi 27 octobre 1650

¹⁶ Hameau à proximité de la Chartreuse du Port Sainte-Marie.





Eric DEVERREWAERE

Béatitude au cœur de la tempête

a masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne. Je lisais et relisais sans me lasser ces phrases en me rendant vers un lieu étrange, empli d'histoires, à quelques pas de Clermont-Ferrand.

Tout a commencé lors d'une visite du Château de Versailles avec un ami, nous admirions le tableau du serment du Jeu de Paume, dans la galerie ré-ouverte il y a peu. Un homme, tout de blanc vêtu, au premier plan, avait attiré mon attention... Mon copain, un véritable érudit, évoqua alors un certain Dom Gerle, ecclésiastique, Père Chartreux, prieur de la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, élu par la Sénéchaussée de Riom, représentant l'Église à l'Assemblée, pendant la Révolution Française. Je me suis senti obligé d'admettre que j'ignorais tout cela, j'avais même quelque difficulté à suivre ses propos. A part Marat, Robespierre, Danton et la tête du Roi, les autres je ne les connais pas ! Puis il m'a parlé d'un endroit exceptionnel, niché dans un écrin de verdure à nul autre pareil, en liseré une rivière vagabonde au doux nom «



La Sioule ». Je ne comprenais pas le lien entre la toile et le lieu, mais il a insisté.

J'avais du temps de libre et passer un été loin des folies du quotidien me tentait. Ni une ni deux j'étais parti pour l'Auvergne ! Il m'avait convaincu.

Abandonnant mon véhicule sur un parking herbeux, je marche sur les chemins ombragés pour atteindre la Sioule, ruban vivant dans un décor d'antan. Les méandres sont bien connus, mais longer ceux-ci m'apportent détente et réflexion. Comme il est bon d'être aussi détaché de tout ce qui me préoccupe d'habitude, de vivre simplement. Je me laisse aller à ne rien faire, seulement contempler, voilà le mot que je cherchais en marchant d'un pas apaisé : contemplatif !

Dois-je avouer que j'ai même trempé les pieds dans l'eau ? L'ami m'avait prévenu le coin est humide et frais, parfois chaud et orageux. Le soleil perçait les branches et zébrait le paysage. Je poursuivis ma route jusqu'à quelques pierres maçonnées posées sur un replat. Ici le calme parfait règne en maître. Rien ni personne pour troubler ce moment.

Quand, sortant d'une tour en ruines, une belle jeune femme m'apostropha. « Pour les visites guidées c'est trop tard, il vous faudra revenir demain ».

Je ne souhaitais pas de visite guidée, avec familles nombreuses et gamins turbulents, ou pipelettes commentant chaque mot, ou pire encore ces nouveaux touristes avec smartphones,

s'adonnant aux selfies sans prêter attention à la beauté de ce qui les entoure. Je ne cherchais que le calme du site. Je me



sentis obligé de lui répondre que je n'aspirais à rien d'autre.

– Êtes vous homme d'église?

– Non. Simple voyageur en quête d'harmonie. Savez vous si je peux planter ma tente par ici ? Pour passer une nuit ou deux dans ce magnifique monde isolé ?

– Pas sur le site. Mais à quelques pas si vous le souhaitez, si vous vous faites discret car il ne faudrait pas que cela se sache, vous comprenez...

– Oui, parfaitement.

Alors je l'ai suivie sur un chemin escarpé jusqu'à une clairière d'où je dominais les ruines et la rivière. Quel endroit idéal... Sa journée était terminée, elle m'a abandonné à ma solitude, je l'ai regardée partir avec un léger pincement au cœur, j'aurais eu envie qu'elle me parle encore et encore, sa douce voix était si réconfortante. Lentement le soleil s'est caché, la nuit est venue, noire, très noire, puis les étoiles sont apparues, lumineuses, brillantes, lointaines. J'ai dû m'assoupir car au réveil j'étais couvert de rosée, je n'avais même pas monté la toile de tente ; couché dans mon duvet à même la terre. Le soleil est venu me réchauffer peu à peu. J'ai laissé mon sac à dos planqué dans un fourré, suis allé à la rivière pour un bain très frais. Sans m'apercevoir que, derrière moi, la jeune guide était en train de m'observer. J'étais délicieusement nu, la chaleur commençait à me sécher et sa petite voix m'a rappelé à l'ordre « oh ami de la nature les visites ne vont pas tarder ! ».

Obligé de m'excuser, maladroitement, vite m'habiller, me couvrir.



- Comment vous vous appelez ?
- Antoine !
- Comme Dom Gerle ! Ah ces hommes tous les mêmes ! Allez, à plus, Antoine, j'aurai plaisir à vous revoir.

J'ai rejoint mon point d'observation, vue aérienne sur des ruines, tour et murets. Toute la journée j'en ai vu défiler, surtout les enfants à courir après des indices, pour remporter le trophée. Je ne me lassais pas du spectacle. Ce lieu était un miracle d'harmonie. De loin, j'entendais mon guide s'épuiser, s'essouffler, s'époumoner. D'où j'étais je percevais « chartreuse, chartreuse... ». Voilà qui me faisait penser à cette boisson alcoolisée sucrée fabriquée à Voiron, en Isère, ou dans les environs, par des Pères Chartreux. Faudra que je lui demande...

Enfin, après une belle journée, les visiteurs ont déserté le site, le calme est revenu, juste le bruit des pas de la jeune femme sur les pierres. Elle me rejoignait. J'en étais ému, j'allais rompre le silence qui m'habitait depuis le matin...

Elle s'est assise, à mes côtés. Fatiguée. Elle a juste dit « ouf ! ». Je lui ai donné un peu d'eau à boire, de l'eau fraîche conservée dans un vieux thermos. Comme elle était belle, au soleil de fin de journée.

- Ça y est la semaine est finie ! Demain ce sera un autre guide, et moi je suis en congé, repos bien mérité. Alors Antoine, que pensez vous de notre Chartreuse ?

- Calme. Belle. Exceptionnelle.

Je ne savais plus si je parlais du site ou de la demoiselle. Jamais je n'avais ressenti cela, aussi vite, de façon aussi



fulgurante. Je devais reconnaître qu'elle me touchait, l'impression de l'évidence et de la complémentarité. Comme si nos pas allaient de la même foulée.

N'osant la tutoyer je lui demandais de me raconter l'histoire du lieu.

– Ah voilà, alors Monsieur ne veut pas de visite guidée mais une visite pour lui tout seul. Faudra pas oublier le pourboire, hein ! Et elle s'est mise à rire, un rire qui rebondissait, qui m'attirait. Je ne sais ce qui m'a pris, je me suis levé, l'ai attirée dans mes bras et l'ai embrassée, elle a répondu à ce premier baiser.

Le temps se couvrait, elle m'a dit

– Dépêche toi de monter ta toile de tente, cette nuit il y aura de l'orage et la foudre va frapper.

A ce moment là je craignais qu'elle ne me quitte, mais elle m'a aidé et la tente « 2 secondes » a dressé sa voûte avant que les premières gouttes de pluie ne s'abattent.

– Tant pis. Je ne peux que rester avec toi...

Qui allait se plaindre ? L'orage a grondé, très fort, très violent. La grêle a frappé la toile tendue, martelant sans cesse notre abri, elle s'était réfugiée tout contre moi, m'expliquant qu'elle ne supportait pas le tonnerre ! Moi, non plus, mais j'ai fait le fanfaron et d'un faux air dégagé je l'ai protégée, la serrant tant que je pouvais. L'orage semblait ne jamais vouloir quitter le bel endroit. Alors que nous pensions qu'il s'éloignait, il revenait plus fort, plus bruyant, plus menaçant.



Enfin le calme est revenu. Nous nous sommes glissés dans le même duvet...

Au lever du soleil j'ai voulu en savoir davantage sur ce Christophe ou cet Antoine dont elle parlait en dormant...

Elle a ri, me demandant si j'étais jaloux ?

– Et tu t'appelles Antoine, il y a forcément un signe, alors laisse moi te conter Christophe Antoine Gerle, dit Dom Gerle. Visite gratuite juste pour toi.

– Et le pourboire ?

– Pour boire ? Tes lèvres suffiront à me désaltérer !

Elle m'a appris que des moines chartreux s'étaient installés dans ce lieu très reculé, il y a bien longtemps, dès 1219. Ils y vécurent cinq siècles, jusqu'à la Révolution Française. Le Prieur de Port- Sainte-Marie a été choisi pour siéger à l'Assemblée Constituante. Il a tenté, en vain, de déposer une loi faisant de la religion catholique une religion d'état. Puis ses fréquentations parisiennes, où il passait de salon en salon, plutôt que la solitude de la Chartreuse, le conduisirent à sa perdition. Il a été emprisonné par Robespierre, avant d'être libéré par le même révolutionnaire. Il a continué de vivre à Paris, il a fréquenté, intrigué jusqu'à quitter la prêtrise pour épouser sa concubine Christine Raffet !

Je ne sais ce qui me prend à l'instant mais je m'entends dire « Souhaites tu être ma Christine Raffet ? ». La guide, surprise, m'enlace et me dit « oui. ».

La matinée s'est déroulée dans une forme d'euphorie amoureuse. Me voici Sans-Culottes !

Mais il nous a fallu revenir à la réalité. Nous sommes sortis



de notre ancre du bonheur vers midi. Personne ne gambadait à travers les ruines. La météo n'était pas bonne. Tout à coup je l'ai entendu s'égosiller « la foudre, la foudre... ».

La tour avait subi un coup de foudre, cette nuit, et quelques pierres avaient quitté leur assise, elle semblait se plier comme un arbre... Nous avons sauté dans nos vêtements et avons couru sur le chantier de fouilles. Heureusement les dégâts étaient faibles, seule la tour menaçante nous faisait entrevoir le pire. Elle a téléphoné, partout. Personne, il n'y avait pas de réseau.

Nous avons fait quelques kilomètres jusqu'à mon carrosse royal, à moins que ce ne soit la charrette des condamnés qui traversaient Paris, ou Versailles... Enfin trouver du réseau, enfin prévenir, sauver le lieu, sauver chaque pierre, sauver chaque maison, sauver l'Histoire.

Elle m'avait expliqué que les Chartreux choisissaient de vivre en ermite, mais, ici, à Port-Sainte Marie, en collectivité. Bizarre de vouloir vivre seul à ce point, dans ce désert et avoir besoin des autres...

Le coup de foudre ? Je l'ai vécu, à plein. Voilà maintenant des années que nous vivons ensemble avec « ma Christine Raffet », que nous consacrons tout notre temps libre à reconstruire, petit à petit, les maisons des ermites, à consolider la tour. Nous avons posé la première porte de chêne, qui se dresse face aux intempéries, aux colères divines, ou aux colères laïques. Nos vies ont pris sens à Port-Sainte-Marie, nous ne craignons plus l'orage, nous savons qu'après vient



toujours le beau temps. Et je trouve drôle qu'elle fasse visiter encore et encore, le ventre clairement rebondi. Notre dernier coup de foudre ? Comment allons nous l'appeler cet enfant ? Dom ? Christophe ? Antoine ? A moins qu'elle ne préfère un de ces prénoms révolutionnaires ?

Nous sommes certains qu'ici, après chaque tempête vient toujours le temps de la béatitude.

Finalement cette Chartreuse n'est ce pas l'image de notre vie d'aujourd'hui ? Où l'isolement prend un sens aigu pour bon nombre de personnes ? Vivre en communauté, les uns à côté des autres, tout en étant seul ? Pour certains, dramatiquement seuls.

Pour d'autres, il peut s'agir d'un rêve à concrétiser, comme une utopie. Un rêve d'envies, de bonheurs, de simplicité, de joies, où le temps n'a guère d'importance, où la solidarité est une des bases de la société... Allez visiter la Chartreuse de Port-Sainte-Marie, vous pourriez avoir le coup de foudre, par beau temps ou temps d'orage ; toquez à la porte de chêne et entrez, quelqu'un sera là pour vous accueillir !





Michael BONNET

Le premier jour

L*a masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.*

« Quel début de roman convenu ! » pesta Mathieu en déchirant rageusement la page de son calepin qu'il envoya rejoindre au sol ses deux précédents essais. Décidément, aujourd'hui, il n'arriverait à rien. La journée avait bien mal commencé pour le jeune étudiant en Histoire de l'Art évincé du chantier de fouilles de la chartreuse du Port-Sainte- Marie auquel il participait depuis le début de la semaine. Sous prétexte d'une soirée trop arrosée la veille, *préjudiciable à sa sécurité et à celle de ses camarades*, sa Professeure Mme Leguerrier, lui en avait fermement interdit l'accès et l'avait cantonné aux tâches subalternes de saisie informatique du matériel mis au jour. Il n'était pas venu là pour ça ! Boudeur, Mathieu avait rapidement délaissé l'ordinateur et s'était laissé choir sur un lit du dortoir des bénévoles muni de son carnet de notes, lui qui rêvait d'écrire



un grand roman historique, espérant que l'atmosphère de la Chartreuse soit source d'inspiration...

Mathieu avait toujours été un rêveur au tempérament optimiste, mais il traversait actuellement une période difficile de sa jeune existence et ce stage d'archéologie arrivait au plus mauvais moment. Aujourd'hui, il en voulait à la terre entière ! Il en voulait d'abord à Angèle d'avoir mis un terme définitif à la relation tumultueuse qu'ils entretenaient depuis quelques mois. La jolie brune lui avait signifié il y a peu sa volonté de « passer à autre chose », cédant probablement aux avances de ce crétin de géographe aux cheveux longs, redoublant de deuxième année, qui lui tournait autour. Mathieu avait certainement toujours su que sa relation avec la sulfureuse étudiante n'avait pas beaucoup d'avenir, qu'il lui serait impossible de construire une histoire solide avec elle, mais cette rupture lui faisait mal. Au début de son séjour dans les Combrailles, il avait un temps espéré un message de sa part, comme une bouée de secours qui lui aurait été lancée. Il avait pesté contre ce *trou paumé* où le téléphone ne passait qu'à de rares endroits, se hissant le bras tendu sur le moindre talus de ce fond de vallée, allant jusqu'à maudire Saint-Bruno et son obsession du désert, ou même Raoul et Guillaume de Beaufort d'avoir fondé ce monastère en ce lieu.



Mathieu s'en voulait aussi à lui-même. Pourquoi, au mois de septembre dernier, lorsqu'il s'était inscrit dans ce module, n'avait-il pas anticipé que le stage de fouilles aurait lieu pendant les vacances de Pâques, juste avant les partiels de fin d'année ? Non seulement ses congés s'étaient envolés mais son temps de révision avait fondu comme neige au soleil. Il n'était pas question pour lui de rater sa Licence ! L'étudiant doué mais un peu dilettante s'était déjà mis en danger l'année passée en étant contraint de valider son DEUG à la session de septembre. L'incident avait été sans conséquence mais il avait bien compris que ses parents ne toléreraient pas un nouvel échec. Issu d'une famille de médecins clermontois renommés, Mathieu avait pris le parti de ne pas suivre les études scientifiques qui lui semblaient prédestinées. Ses parents l'avaient laissé libre de ses choix mais il avait bien senti leur déception et compris qu'il n'aurait pas le droit à l'erreur. Depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours été fasciné par la beauté. L'art avait été un refuge pour lui. Aujourd'hui plus que jamais, il était intimement convaincu qu'à leur façon, une vierge romane ou un roman de Flaubert pouvaient également sauver une existence.

Mathieu en voulait aussi terriblement à cette vieille revêche de Mme Leguerrier. Pourquoi ne l'aimait-elle pas ? Les recherches



n'avaient pourtant pas si mal débuté. Hier après-midi, alors que les étudiants fouillaient la cellule 4.50 à la recherche de structures médiévales plus anciennes, Mathieu avait mis au jour un curieux et fascinant objet. Il s'agissait d'une plaque en ardoise finement ciselée et décorée de chiffres énigmatiques. Jean-Claude, l'archéologue en chef venu du Jura avait alors expliqué aux stagiaires qu'il s'agissait d'un cadran solaire portable, objet d'art probablement réalisé par un des Pères prieurs dans sa cellule, conformément aux recommandations de Saint-Bruno fondateur de l'ordre des Chartreux, qui estimait que le travail manuel renforçait la prière. Devant les étudiants éblouis, Madame Leguerrier avait seulement fait remarquer que le cadran était incomplet et qu'il manquait la seconde plaque du diptyque... L'ensemble des fouilleurs avait chaleureusement félicité Mathieu pour sa découverte. Le soir, lors du repas en commun, lorsque ils avaient proposé de lever leur verre en son honneur, l'historienne de l'art avait rétorqué : « Il n'y a pas de héros sur un chantier de fouilles ! ». L'ambiance s'était heureusement détendue au fil de la soirée, l'alcool aidant. C'est justement ce que lui reprochait aujourd'hui l'enseignante. Elle n'avait pourtant pas passé son tour hier lorsque les tournées s'étaient enchainées...



Le jeune archéologue frustré ruminait toujours son éviction du chantier lorsque la porte du dortoir s'entrouvrit.

- Oh pardon Mathieu, je ne savais pas que tu étais là.

Il reconnut Héloïse, une étudiante en Histoire qui participait elle aussi au stage.

- Entre, je t'en prie, je faisais juste une petite pause.

Héloïse, surprise, prétexta être à la recherche d'un pull, le temps s'était rafraîchi. Elle s'éclipsa en un clin d'œil en s'excusant, mais l'étudiant eu le temps de remarquer les larmes qui coulaient sur son visage et en fut troublé. Quel chagrin pouvait bien pousser la jeune fille en quête d'un lieu pour s'isoler ?

Bien qu'ils partageaient depuis quelques jours le même quotidien, Mathieu se rendit à l'évidence qu'il ne connaissait pas vraiment cette fille. Il dut admettre que lui qui aimait souvent être au centre de l'attention, n'était parfois pas assez attentif aux autres. Là pour l'occasion, il aurait aimé pouvoir la retenir avant qu'elle ne disparaisse... Bien évidemment il l'avait déjà remarquée à l'université, mais ils ne partageaient pas exactement le même cursus et ne se croisaient que dans quelques cours communs comme celui d'Histoire de l'Art médiéval de Mme Leguerrier. Il savait d'elle qu'elle était particulièrement brillante



puisque son nom figurait toujours en tête de liste lors des résultats de fin de semestre, alors que lui devait généralement baisser les yeux avant de découvrir le sien. Il avait eu l'occasion de le vérifier un jour en amphitheâtre lorsque tous les étudiants présents s'étaient levés pour applaudir son exposé sur l'interprétation des chapiteaux romans auvergnats. Angèle n'avait rien trouvé d'autre à faire qu'un commentaire désobligeant sur sa tenue vestimentaire qu'elle trouvait trop « coincée ». A bien y réfléchir, il ne fallait peut-être pas vraiment la regretter celle-là...

Mathieu replongea dans ses pensées allongé sur le lit de camp du dortoir de fortune. Le reste du temps qu'il consacra à la saisie du matériel archéologique fut au final bien maigre mais personne ne lui réclama de compte.

En fin d'après-midi, lorsqu'il rejoignit les autres membres du groupe, il les trouva ravis de leur journée de fouilles ce qui raviva son amertume.

- Tu viens avec nous boire un coup chez *le Borgne* ? lança l'un d'eux.

Depuis le début de la semaine, les étudiants avaient puis le début de la semaine, les étudiants avaient pris l'habitude de monter prendre un verre au PMU du village en haut de la vallée. Le



tenancier du bistrot au regard étrange en avait d'abord effrayé quelques-uns, maintenant les jeunes fouilleurs en plaisantaient volontiers.

puis le début de la semaine, les étudiants avaient pris l'habitude de monter prendre un verre au PMU du village en haut de la vallée. Le tenancier du bistrot au regard étrange en avait d'abord effrayé quelques-uns, maintenant les jeunes fouilleurs en plaisantaient volontiers.

- Non, ne m'attendez pas, leur répondit Mathieu, je n'ai pas la tête à ça.

Une fois ses camarades partis et la Chartreuse déserte, Mathieu ne résista pas à l'envie d'aller jeter un œil aux fouilles du jour du côté des cellules des moines, ces maisonnettes où jadis les Pères vivaient, travaillaient et priaient seuls. Même s'il avait eu du mal à le reconnaître au début, ce site avait quand même quelque chose de sacrément envoûtant. Lui qui se définissait comme un parfait mécréant, ressentait-il la spiritualité des lieux qui transpirait encore, 209 ans après le départ des derniers Pères ? Ou était-ce le charme indéfinissable de cet endroit isolé qui semblait le plonger dans le cadre d'un tableau romantique de Caspar David Friedrich ? En cette fin avril, le tapis de fleurs



jaunes éclairé par le soleil rasant donnait une atmosphère dorée fascinante au couvent en ruine.

Alors qu'il contournait ce qui fut autrefois le grand cloître, il tomba nez à nez avec Héloïse. Un léger trouble s'empara de lui si bien qu'il ne trouva rien d'autre à dire que :

- Tu n'es pas montée avec les autres au village ?

- Non, je crois que je vais aller courir un peu, cela me fera du bien.

Même si Héloïse avait séché ses larmes, une profonde tristesse émanait toujours de ses yeux d'ordinaires si vifs. Mathieu avait remarqué l'élégante paire de chaussures de course à ses pieds, mais il lui répondit de manière toujours aussi malhabile :

- Où vas-tu aller, il n'y a rien ici ?

- Bien au contraire, il y a tout ici, les kilomètres de sentiers se comptent par centaines autour de la Chartreuse !

- Mais tu vas te perdre, s'inquiéta Mathieu !

Héloïse affirma les connaître par cœur. Elle lui révéla avoir vécu une grande partie de sa jeunesse non loin de là, à Saint Jacques d'Ambur un petit village de l'autre côté de la vallée. Mathieu le citadin se sentit alors un peu bête.



Ils marchèrent ensemble un petit moment, puis finirent instinctivement par aller s'asseoir au soleil couchant au pied de la grande tour centrale. Les choses semblaient curieusement si naturelles entre eux. Ils échangèrent quelques banalités sur leurs études et sur le chantier de fouilles, puis la jeune fille finit par lui avouer en riant quelle était en fait multiple médaillée de course de montagnes. Mathieu en fut stupéfait, lui qui se trouvait toujours une bonne excuse pour ne pas faire de sport ! Après quelques silences, il ne put réprimer sa curiosité et lui demanda ce qui la rendait si triste tout à l'heure. Le doux visage de la jeune femme se ferma de nouveau, des larmes lui montèrent instantanément aux yeux. « Pardon Héloïse, je suis vraiment désolé », Mathieu se serait battu d'être aussi maladroit.

Héloïse prit une grande inspiration, releva le regard et fixa Mathieu ; elle était déterminée à tout lui raconter. Il est souvent beaucoup plus facile de se livrer à un étranger, mais quelque chose en plus chez l'étudiant qu'elle avait autrefois jugé superficiel, lui inspirait une grande confiance et l'apaisait.

Elle lui dit tout : l'accident de voiture de ses parents alors qu'elle n'avait que 6 ans, sa grand-mère exceptionnelle qui l'avait élevée seule, les sacrifices qu'elle avait consentis pour qu'elle puisse étudier, la chambre minuscule en cité universitaire, les



petits boulots pour subsister, le refuge dans le sport, l'interdiction de l'échec, le concours de professeur qui se profilait juste après les partiels et la nécessité de s'assumer financièrement... Les larmes roulaient à un rythme régulier sur ses joues. Mathieu, sans voix, ressentait la vibrante émotion qui émanait de la jeune fille si fragile et si forte à la fois. Elle lui dit vraiment tout. Sa grand-mère atteinte d'un cancer en phase terminale venait d'être admise juste avant la campagne de fouilles en soins palliatifs dans un hôpital impersonnel de la banlieue nord de la métropole. C'est pour cela qu'elle s'était absentée mardi après-midi. Les médecins lui avaient annoncé que c'était la fin. Elle lui confia sa plus grande peur : se retrouver une deuxième fois orpheline.

Mathieu avait à son tour les larmes aux yeux. Héloïse, lorsqu'elle s'en aperçut s'en voulut et s'excusa. Cette impudeur n'était pas dans ses habitudes, mais parler à Mathieu lui faisait un bien incommensurable.

Elle essuya ses yeux et lui dit dans un sourire triste qui égaya son visage : « Et si tu me parlais de toi plutôt ? ».

- Je crois que tu n'iras pas courir ce soir !



La nuit était déjà tombée depuis bien longtemps sur la vallée de la Sioule. Sans s'en rendre compte, cela faisait des heures qu'ils discutaient au pied des murailles centenaires sans même ressentir la fraîcheur. Le temps était passé sans laisser de traces. Leurs amis étaient rentrés de leur escapade chez le Borgne, ils avaient pris le repas en commun et les plus fatigués de la journée de fouilles devaient déjà dormir.

Héloïse et Mathieu rejoignirent furtivement leurs dortoirs respectifs. Aucun des deux ne trouva facilement le sommeil cette nuit-là.

Le lendemain matin au petit-déjeuner, ils échangèrent quelques regards complices mais aussi interrogatifs. Au moment de regagner le chantier de fouilles, Mme Leguerrier lança : « Mathieu, vue l'avancée de ton travail de saisie hier, tu nous retrouveras sur la cellule quand tu auras terminé... ». L'humiliation n'aurait donc pas de fin. Le jeune homme retourna à ses tableaux *Excel*, mais mit cette fois-ci plus de cœur à l'ouvrage, pressé de rejoindre ses camarades.

Lorsqu'il les retrouva en fin de matinée, ceux-ci l'accueillirent avec empressement : « Viens voir ce qu'on a découvert ! ». Mathieu vit une seconde plaque d'ardoise finement gravée à la pointe sèche ; elle s'articulait parfaitement avec celle qu'il avait



mise au jour avant-hier pour reconstituer le cadran solaire complet !

- Qui l'a trouvée ? demanda Mathieu fasciné.

- C'est Héloïse, lui répondit Jean-Claude.

- Et d'ailleurs, où est-elle ?

Les visages des jeunes archéologues et du directeur du chantier s'assombrirent.

- Elle vient de recevoir un appel, sa grand-mère est morte. Elle est partie il y a quelques minutes, tu ne l'a pas croisée en venant ?

Mathieu s'excusa de prendre congé si précipitamment, mais il n'avait plus qu'une idée en tête, trouver Héloïse avant son départ définitif de la Chartreuse. Il partit à grandes enjambées vers le parking et constata soulagé que son antique citadine cabossée n'avait pas bougé. En passant devant les bâtiments collectifs à l'usage des stagiaires, il remarqua que les baskets colorées n'étaient plus là. D'instinct, il se dirigea vers le site de l'ancienne Maison-Basse en direction de la Sioule. Après quelques centaines de mètres de sentier, il la vit enfin en contrebas assise sur les rochers contemplant fixement la rivière scintillante. Alors doucement il s'approcha. Il s'assit



délicatement à ses côtés et enlaça sa taille de son bras. Sans même le regarder, elle posa silencieusement sa tête sur son épaule et ils restèrent ainsi immobiles longtemps.

Elle sut alors à cet instant que grâce à lui elle aurait le courage de surmonter son chagrin et d'affronter les épreuves de la vie qui l'attendaient. Il sut que grâce à elle il trouverait désormais la force d'assumer ses choix et qu'il écrirait un jour son grand roman historique.





FlorAnn AUBAD

Orages dans les Combrailles

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.

Ruisselant de la tête aux pieds, les fins cheveux blancs aplatis sur son crane mouillé, l'homme fait quelques pas, entrant dans un grand hall sombre et vide où le clapotis des gouttes qui s'écoulent des manches de son long manteau noir résonne sur le sol en tomettes. Une flaque d'eau s'étale rapidement autour de ses bottes en cuir. Soudain, un violent coup de tonnerre retentit dans la pièce qui s'éclaire des couleurs vives des vitraux, laissant entrevoir un couloir qui s'enfonce dans les ténèbres. Le dos courbé, l'homme avance lentement, laissant des traces de terre et d'eau à chacun de ses pas. Secouant ses bras de gauche à droite pour se débarrasser de la pluie accumulée sur son manteau, il



aperçoit une porte, au fond du couloir qu'il ouvre dans un crissement désagréable. Il poursuit son chemin jusqu'à une grande cuisine où un moine est assis, dans la faible lueur d'une bougie. Barbu avec une coupe au bol, habillé d'une robe de drap blanc serrée par une ceinture en cuir, le moine se lève et s'approche de l'homme qui murmure.

— Je voudrais me confesser.

Le moine, frère convers en charge de la cuisine, lui désigne un banc en bois près d'une grande table rectangulaire installée à proximité de la cheminée où un feu crépite. Il se dirige vers un grand chaudron accroché au dessus des braises de la cheminée, remplit une écuelle qu'il dépose, avec une cuillère, sur la table devant l'homme qui peine à se tenir droit. Il approche une miche de pain et un long couteau près de l'homme dont le manteau dégage des volutes de fumée comme s'il se consumait.

— Soyez le bienvenu à la Chartreuse de Port Sainte-Marie. Dans notre communauté, nous avons fait vœu de silence.

Un violent coup de tonnerre fait trembler les fenêtres de la cuisine qui s'illumine soudain comme en plein jour.

— Vous pourrez vous confesser demain après la messe conventuelle du matin. Je préviendrai Dom Martin, notre prieur.



Après s'être débarrassé de son manteau trempé, l'homme se coupe une large tranche de pain et avale la soupe d'un trait.

Le frère convers se lève et fait signe à l'homme de le suivre jusque dans une pièce minuscule où se trouve seulement une pailleasse recouverte d'un drap épais et d'une couverture en laine. L'orage continue à gronder avec violence et fait trembler la lampe à huile posée sur le rebord de la fenêtre de la cellule de moine, créant des ombres menaçantes sur les murs de chaux blanche. Perturbé, autant par les éléments extérieurs que par le tumulte qui fait rage dans sa tête, l'homme peine à s'endormir. Il s'agite, s'assoit, puis se recouche, sans trouver la quiétude du sommeil. Alors qu'un nouveau coup de tonnerre retentit, le crucifix en bois, accroché au mur au dessus de la pailleasse, s'écrase sur son crane. Une énorme bosse se forme immédiatement sur son front. Certainement une punition divine pour ses péchés de la nuit précédente...

Quand les premières cloches de la journée sonnent, il a l'impression de ne pas avoir dormi du tout. La bosse sur son crane a doublé de volume et la douleur est toujours présente. Tremblant de froid, il se rhabille avec ses habits encore humides de la veille. Il enfle ses chaussures crottées et se dirige vers la cuisine, déserte. Un liquide fumant, qu'il peine à identifier,



bouillonne dans une marmite pendue dans la cheminée. La boisson lui brûle la gorge mais lui redonne un peu d'énergie.

De nouveau, les cloches retentissent pour annoncer la messe du matin. Des moines passent devant la cuisine et se dirigent en silence dans le couloir menant à l'église de la Chartreuse. L'homme les suit en prenant garde à ne pas faire claquer ses grosses chaussures en cuir sur le sol dur.

Assis au fond de la nef de l'église, secoué par des frissons, il tente de mettre de l'ordre dans ses pensées en se concentrant sur le cérémonial. Seul le bruit des pages de la Bible que tournent le prieur et les moines vient troubler son esprit tourmenté.

Après la messe, le frère cuisinier qui l'a accueilli la veille au soir l'accompagne jusqu'au confessionnal. L'homme patiente de longues minutes dans l'obscurité tout en écoutant les pas des moines quittant peu à peu l'église. Un pas plus lourd se rapproche et quelqu'un s'installe de l'autre côté de la grille en métal.

— Dieu vous écoute, mon fils.

L'homme prend une profonde respiration et approche son visage de la grille.

— Mon Père, j'ai péché. Je demande la confession...



Il baisse les yeux et penche la tête en direction du sol.

— Le péché de chair, mon Père.

— Dieu vous écoute, mon fils.

— Ça s'est passé hier, mon Père, la nuit d'avant que j'arrive à la Chartreuse. Au matin, j'étais tellement chamboulé que je suis parti dans la forêt sans me préoccuper du tonnerre qui grondait déjà. J'ai marché, marché et me suis fait rattraper par l'orage. J'ai continué, sans regarder en arrière. Je suis arrivé à la Chartreuse, dégoulinant de pluie. Votre moine m'a offert l'hospitalité. En arrivant ici, ma tête était aussi secouée que les arbres de la forêt. Pas à cause de l'orage... à cause de ce qui s'est passé la nuit d'avant. J'ai péché. Je me sens tellement coupable.

— Hum, de quoi ?

— J'ai péché avec une femme, la Marie..., une femme que je connais depuis longtemps mais qui n'est pas ma femme. C'est une femme honnête, vous savez. La mienne de femme, la Jeanne, elle est décédée, il y a cinq ans déjà. Je lui ai toujours été fidèle.

— Amen



— Oh, je ne l’ai pas forcée, la Marie. Elle était d’accord, même si elle n’a rien dit. C’était tellement inattendu. Ça m’a rendu vraiment heureux. Pourtant, je sais, c’est péché.

— Amen

— Je suis un gars de la région, vous savez. Je suis né à Saint Jacques d’Ambur, il y a presque cinquante ans. Quand j’étais jeune, j’ai appris à fabriquer le charbon de bois avec mon oncle. Puis, assez tôt, j’ai quitté la région pour exercer le métier de charbonnier en Sologne. Là-bas, je me suis marié avec la Jeanne et on a eu trois garçons. Quand ils sont devenus adultes, ils sont tous montés à Paris pour y trouver un meilleur travail. Charbonnier, ça ne leur plaisait pas.

Tous les ans, je revenais au village pour y revoir mes parents, mes oncles, tantes, cousins et cousines. Cette fois, je suis revenu pour y enterrer ma dernière tante, la sœur cadette de ma mère. L’enterrement a eu lieu hier matin, au cimetière de Saint Jacques d’Ambur.

— Amen

— Après l’enterrement, j’ai invité les gens présents au cimetière, pour les remercier, dans la maison de ma tante. Nous n’étions pas très nombreux mais il y avait cette femme, la Marie. Elle a



marié un cousin de ma défunte épouse. Elle est veuve, elle aussi, maintenant. Elle habite toujours au village.

L'homme s'interrompt brutalement et relève la tête vers le prêtre.

— C'est une femme honnête, mon Père. Je vous assure qu'elle n'y est pour rien.

— Amen

— Chaque été, et pour Noël aussi, je la croisais lorsque je revenais dans la région. Ma femme, qui passait tous les étés au village, dans sa famille, s'entendait bien avec elle. Nos enfants jouaient ensemble, quand ils étaient petits.

— Dieu vous écoute, mon fils.

— Je vous jure... ah non, on ne jure pas devant Dieu. Je vous promets. Je n'ai jamais eu de relation avec elle avant la nuit dernière. Nous étions des cousins par alliance. C'est tout.

L'homme se redresse. Il expire profondément et s'exprime d'un ton plus apaisé.

— En fait, je crois qu'elle m'a plu dès la première fois que je l'ai vue. Mais, j'en ai jamais parlé à personne. Je me rappelle... c'était le jour de ses fiançailles avec le cousin de ma Jeanne. Elle



portait un grand chapeau de paille. Des mèches de ses cheveux bruns dépassaient sur les côtés et dans son cou. Elle avait un très beau sourire. Sa robe de toile à fleurs jaunes ne couvrait pas ses chevilles, si fines, blanches comme une bonne crème.

De nouveau, l'homme baisse la tête. Ses épaules s'affaissent.

— Dieu vous écoute, mon fils.

— J'ai jamais fait cela avant, vous savez. Je l'aimais ma Jeanne. Je n'aurais pas voulu lui faire du mal.

— Amen

— Avant la nuit d'hier, il ne s'est jamais rien passé. Quand je rentrais en Sologne, je n'y pensais plus, à la Marie. Et quand je la revoyais au village, ça me faisait du bien. Au fond de moi. Mais personne ne le savait.

— Amen

— Je ne sais pas ce qu'elle pensait de moi. On n'en a jamais parlé. On se fréquentait comme des cousins éloignés. C'est tout.

— Amen

— Y'a eu seulement une fois... j'ai tenté de l'embrasser, une seule fois. Je crois que j'avais un peu trop bu. C'était pendant la



fête des moissons. Elle m'a repoussé. « Je suis mariée et toi aussi ! », m'a t-elle dit avec un sourire qui est resté dans ma mémoire comme un petit cadeau qu'elle m'aurait fait, comme pour consoler un enfant qui s'est fait mal. Les souvenirs, ça nous accompagne toute la vie, les bons et les mauvais...

L'homme relève la tête et tente d'apercevoir le prieur à travers la grille.

— Dieu vous écoute mon fils. Parlez, Dieu vous pardonnera.

— Et bien, ça s'est passé hier..., après l'enterrement, la nuit. Quand tout le monde est parti de la maison de ma tante décédée, la Marie, elle est restée. Elle m'a proposé de m'aider à ranger, de mettre de l'ordre dans la maison. J'ai tout de suite accepté. Je me sentais tellement triste et abattu ; la dernière personne de ma famille d'ici qui était partie, pour toujours. Nous avons débarrassé, lavé puis rangé la vaisselle. Elle a passé le balai dans toute la maison. Nous n'avons pas échangé un mot. Je l'ai laissée s'occuper

de tout. On aurait dit qu'elle avait vécu toute sa vie dans cette maison. En fin d'après-midi, elle m'a dit : « Je vais rentrer chez moi maintenant. Si demain, tu as encore besoin d'aide pour faire du rangement ou du ménage, je reviendrai ».



Quand elle a dit ces mots, je me suis rappelé ce que j'avais ressenti la première fois que je l'avais vue, comme si la foudre m'avait percuté. D'un coup, une immense vague de chaleur a envahi mon corps. Je ne pouvais pas la laisser partir. Je lui ai donc proposé de souper et de la raccompagner après. J'ai réchauffé une soupe, coupé quelques bouts de pain. Nous avons mangé en silence. Puis, je ne sais pas pourquoi, je lui ai raconté le souvenir que j'avais d'elle, lorsque je l'avais rencontrée pour la première fois, pour ses fiançailles, il y a presque trente ans. Elle m'a écouté sans dire un mot. Elle s'est tournée vers moi, a soulevé légèrement sa robe noire de deuil, découvrant ses chevilles dans des bas de laine, noirs aussi. Elles étaient toujours aussi fines que dans mon souvenir. Je me suis levé pour m'accroupir à ses pieds. J'ai pris ses chevilles dans mes mains. J'en avais tant rêvé. Les choses se sont enchaînées, vous savez... non, vous ne savez pas. Ce qu'un homme et une femme font..., quand ils s'aiment. Elle est restée toute la nuit. Le matin, elle est rentrée chez elle, sans dire un mot. Mais elle avait l'air heureuse, elle aussi.

Le visage de l'homme s'illumine soudainement, comme si une immense joie intérieure l'envahissait.

— Amen



— Je sais que j’ai péché. Un péché grave..., le péché de chair. C’est pourquoi je voulais me confesser. Je me sens vraiment coupable, pourtant ça m’a rendu tellement heureux. Je le sais que je n’aurais pas du faire ça, mais je n’ai aucun regret, sauf peut-être celui que cela arrive si tard dans ma vie. Mais avant, vous savez, je l’aimais beaucoup, ma Jeanne. Je n’aurais jamais vue une autre femme. Je sais, cela reste un péché. Et puis, je ne voudrais pas lui causer du tort.

— Amen. Êtes-vous prêt à l’épouser ?

— Je ne sais pas. J’ai prévu de retourner chez moi, en Sologne. Mais, oui, c’est ça que je dois faire.

L’homme soupire bruyamment, désespéré. Il prend sa tête dans ses mains. Un long silence s’installe.

— Mon fils, Dieu est miséricordieux et vous absout de vos péchés. Épousez cette femme dès que possible. Vous récitez le « Je vous salue Marie » chaque jour de votre nouvelle vie d’homme marié avec votre seconde épouse.

Le prêtre se lève et quitte le confessionnal. Le frère cuisinier entre dans l’église et s’adresse au prêtre à voix basse. D’un signe de tête, il invite l’homme à le suivre à l’extérieur de l’église.



Dans le verger détrempé par la pluie de l'orage, une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'un long manteau noir et coiffée d'un foulard, attend.

— La Marie, s'exclame l'homme.

— Oh, le Jean, tu es là. Nous avons eu si peur que tu sois mort dans l'incendie.

— L'incendie, quel incendie ? Je me suis juste fait prendre par l'orage hier et me suis réfugié ici pour y passer la nuit.

— Mais, nous, on le savait pas. Cette nuit, la foudre est tombée sur la grange de ta tante. Elle a complètement brûlé. Nous t'avons cherché partout, dans la maison, autour aussi. Impossible de te trouver. Nous avons pensé que tu t'étais endormi dans la grange et que tu avais brûlé avec elle. Oh, le Jean, j'ai eu tellement peur. Mais les hommes ont dit qu'il n'y avait personne dans la grange.

— Mon dieu ! Et moi qui dormais tranquillement, ou presque. Enfin, pas si tranquille ! Ça secouait beaucoup dans ma tête.

— Puis je me suis rappelée que tu aimais bien te réfugier dans les bois autour de la Chartreuse, quand la chaleur de l'été était trop forte, au village. J'ai attendu que la pluie s'arrête. Et je suis



venue, seule. Les hommes sont restés pour empêcher que le feu ne reprenne.

— J'étais vraiment perturbé. L'enterrement..., puis cette nuit. J'avais besoin de marcher. Je n'ai pas pensé que l'on me chercherait. Et puis l'orage m'a empêché de rentrer. Je ne voulais pas me cacher ou fuir. Je viens de confesser tous mes péchés. Je vais rentrer avec toi.

Il s'approche d'elle pour lui prendre le bras.

— Tu es blessé ! C'est quoi cette affreuse bosse ?

— Un crucifix m'a puni de mes péchés. Mais maintenant, le prieur de la Chartreuse m'a confessé. Tout va bien.

— Je crois que moi aussi, je devrais me confesser. Tu viendras avec moi à la messe demain ?

Le visage de l'homme s'illumine d'un large sourire.

— Bon maintenant, retournons à la maison de ma tante. Au village, ils ne savent pas que nous sommes ici et que je suis en bonne santé. Ils doivent encore s'inquiéter. Allons les rassurer.





Hannah REVOLIER

Étrange disparition

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne. Léna ne sait pas pourquoi mais ce soir elle est terrifiée en passant cette porte, l'endroit où l'on a vu Hugo pour la dernière fois.

C'était il y a un mois, il a disparu un beau jour comme cela, en voulant aller découvrir la Chartreuse Port Sainte Marie, au fin fond de l'Auvergne.

« Hugo Bardalec, 21 ans est porté disparu à la Chartreuse Port Saint Marie, depuis le 13 août 2021, un soir d'orage, aucun corps n'a été retrouvé. Nous continuons l'enquête... » avaient-ils dit à la radio les jours suivants.

Léna est sous le choc depuis qu'elle l'a appris. Pour elle, ce n'est pas possible, ce n'est pas Hugo, pas SON Hugo ! Elle ne peut pas l'accepter.



Alors tous les jours elle se rend à la Chartreuse, passe entre les arbres et les buissons, par-dessus les rivières, à l'intérieur des ruines, sans jamais trouver de piste.

Mais ce soir, désespérée et accablée, dans la cour intérieure, elle s'assoit sur un vieux banc en pierres adossé au mur du monastère. Il commence à pleuvoir et Léna pleure tout doucement, elle n'a même pas la force d'aller s'abriter. L'orage redouble de violence, les éclairs deviennent de plus en plus nombreux et Léna continue de pleurer. Mais soudain la foudre illumine la cour. Cela lui fait tellement peur qu'elle s'évanouit.

Elle se réveille sur un lit de paille. Une petite couverture en laine la recouvre de la tête aux pieds. Ses habits ont changé : à la place de son jean et de son pull à capuche, elle a une vieille chemise de nuit. À côté de son lit, sur une chaise de bois se trouve un moine. Une fine capuche lui recouvre une partie du visage.

« Où suis-je ? parvient-elle à dire.

— Oh ! Merci mon père, elle se réveille... chuchote-t-il.
Dans un monastère, Léna, dit-il un peu plus fort.



- Qui... qui êtes-vous ? Comment connaissez-vous mon nom ?
- Chut ! Moins fort ! Ici tu t'appelleras Constance, moi je suis Frère Vincent... »

Léna se redressa un peu pour mieux voir où elle est. En regardant de plus près le moine qui lui parle, elle est choquée de voir ce visage si familier :

- Hug... Hugo !!! Que fais-tu là ? Ou plutôt que faisons-nous là ? Et pourquoi « Frère Vincent » ? Et...
- Stop ! Écoute Léna, ce que je vais te dire est difficile à croire mais promets-moi de ne pas t'énerver et de m'écouter jusqu'au bout sans m'interrompre ...
- D'accord. Promis !
- J'espère que ta parole est aussi fiable qu'avant ...

Très bien. Alors tout a commencé quand j'ai voulu visiter la Chartreuse Port Saint Marie ... J'étais très content de voir ces merveilleuses ruines. Je les admirais, quand il s'est mis à pleuvoir. En regardant ma montre je me suis aperçu qu'il ne me restait plus que peu de temps avant de devoir rejoindre mon bus pour retourner à la maison. Comme le point de rendez-vous était de l'autre côté de la chartreuse, j'ai décidé de courir... Le ciel devenait de plus en plus obscur et menaçant, la pluie de plus en plus forte et les éclairs de



plus en plus nombreux et terrifiants. Quand j'ai voulu accélérer, j'ai trébuché et je me suis rattrapé contre un vieux banc en pierre collé au plus grand mur du monastère. Au même moment la foudre a frappé ce mur. Tout à coup : tout noir ! J'étais terrifié et paralysé. Cela a duré une petite poignée de minutes, puis tout est redevenu normal. Juste avant de rejoindre mon bus, j'ai regardé une dernière fois les ruines mais à la place se trouvait le monastère comme neuf, sans aucune fissure, avec son toit ... Je suis rentré dedans et j'ai vu des moines en action. Je me suis pincé de nombreuses fois pour revenir à la réalité sans jamais y parvenir. D'après mes connaissances, la Chartreuse était habitée il y a huit siècles environ, j'en ai conclu que nous étions au XIIIème siècle ! Et tout colle ! Je me suis donc fait accueillir et je me suis converti en moine. Désormais j'en suis un à part entière et j'en suis fier. Voilà ...

- Waouh ! C'est fou, mais je te crois et puis de toute façon je n'ai pas vraiment le choix. Mais pourquoi on aurait remonté le temps et surtout comment on fait pour revenir au XXIème siècle ?



- Je me suis déjà posé ces questions quand tu n'étais pas là ... Mais maintenant que tu l'es, je crois que j'ai compris, Dieu a quelque chose à nous dire ...
- Hé-oh Hugo ! T'es sûr que ça va ? Parce que ton truc sur Dieu c'est vachement bizarre !
- Oui, oui. Mais je pense ce que je dis et je suis sérieux, Léna.
- Ok, si tu veux, mais je ne suis toujours pas convaincue que tu ailles bien. Bref, ça ne change rien sur « comment retourner au XXIème ? ». T'as une idée ?
- Je pense que ça a à voir avec une légende sur le futur. Tu demanderas à aller dans la bibliothèque pour chercher. Mais en attendant, il faut que j'aille voir Frère Jean pour lui annoncer que tu es réveillée. Il voudra sûrement te rencontrer, mais surtout ne lui parle pas d'où nous venons. S'il te le demande, tu lui dis que tu viens d'une ville voisine et que tu es tombée par hasard sur le monastère, un soir d'orage ... Quant à moi je lui ai dit que je t'avais trouvée endormie dans la cour, ce qui n'est pas tout à fait vrai non plus : je t'ai trouvée inconsciente. Je t'ai directement reconnue mais je me persuadais que c'était impossible... jusqu'à ce que tu te réveilles. Du



coup, c'est bon, je peux te laisser et te faire confiance ?

- Oui chef ! dit-elle en se mettant au garde à vous, en riant.
- Ok, très bien, alors à tout à l'heure... »

Pendant que Hugo va annoncer la nouvelle, Léna réfléchit à comment elle va formuler son mensonge. Elle est au point quand Frère Jean arrive. Elle lui raconte son histoire et il la croit sans aucun problème. Il lui demande si elle a des questions et ils discutent du monastère. Après cet échange, elle en est sûre : Hugo ne lui a pas menti, ils sont bien aux XIIIème siècle après Jésus- Christ.

Léna sent bien que ses forces ne sont qu'à demi présentes mais elle refuse de se reposer encore : quitte à être au XIIIème siècle, dans un monastère, autant aller en découvrir un maximum sur ce lieu et sur la manière de vivre de ses habitants. Elle franchit la porte de sa chambre qui donne sur la cour intérieure. Elle s'arrête pour admirer le surprenant spectacle qui l'attend. Il y a des moines partout : dans les jardins en train de cultiver, sur le gazon en train de se reposer, d'écrire, de s'inspirer ... Elle est merveilleusement surprise de voir chacun faire une tache qui lui est propre. En même temps, tout ce qu'ils fait est pour la collectivité et pour l'ensemble des membres du monastère. Un moine plus vieux



que les autres vient lui demander si elle a faim. Ne pouvant pas ignorer les gargouillements de son ventre, Léna acquiesce. Elle le suit et est tout autant émerveillée à l'intérieur. Elle savait vaguement que les moines chartreux vivaient indépendamment des villes et villages aux alentours mais elle ne pensait pas que c'était à ce point.

Après avoir avalé un déjeuner copieux venant tout droit des cuisines et du jardin, Léna demande au vieux moine s'il y a une bibliothèque dans le monastère. Il hoche la tête et lui montre le chemin.

Elle est persuadée que la réponse à son problème se trouve dans un des ouvrages. Cependant, il y a une cinquantaine d'étagères avec dessus une trentaine de livres. Et des livres, chacun gros comme une encyclopédie ! Rien qu'en voyant cela Léna perd la moitié de son courage.

Il vaut donc mieux aller demander au vieux moine s'il existe des « légendes sur le futur » dans la bibliothèque.

Depuis deux heures, Léna cherche. Mais elle ne trouve pas de légende ou de fait divers comme celui auquel elle a à faire avec Hugo. Alors elle demande à regagner sa chambre et à voir Frère Vincent. Celui-ci arrive rapidement.

Après une vingtaine de minutes à discuter, il s'excuse de devoir repartir. Il lui explique que si elle a besoin de lui, elle



peux le trouver dans la salle d'écriture, au bout du monastère. Léna comprend alors que Hugo est devenu un moine copiste.

Cela fait maintenant plusieurs semaines que Léna est arrivée. Elle a pris goût à la vie du monastère et se sent de plus en plus intégrée auprès des moines. Ils la connaissent tous et semblent tous l'apprécier. Désormais, elle ne pense à leur voyage temporel que de temps en temps, dès qu'elle est seule dans sa chambre, juste avant de s'endormir. Un soir, elle fait un rêve étrange : elle se rend dans la bibliothèque, à la rangée treize et prend le cinquième livre en partant de la droite. Mais ce livre n'a pas de titre sur la page de couverture, seulement un nombre : 612.

Dès qu'elle se réveille, le lendemain matin, une nouvelle flamme luit en elle. Le plus tôt possible, elle se dirige vers la bibliothèque. Le petit moine d'une cinquantaine d'années qui garde la pièce la salue. Il est habitué à la voir venir mais, depuis quelques jours, elle ne s'est pas présentée. Il lui demande quel bon vent l'amène mais il n'a qu'une brève réponse. Léna court presque. Arrivée à la treizième rangée, elle prend le cinquième livre et l'ouvre à la page 612. Et elle lit les premières lignes comme elle aurait bu un grand verre de



lait : goulûment. À la douzième ligne, son visage s'illumine. Elle a trouvé !

D'après la légende, tous les trois cents ans, une femme et un homme avec une relation proche, seraient transportés dans le temps au contact d'un banc, un soir d'orage. Pour qu'ils retournent à leur époque, ils doivent, un mois plus tard, exactement, retourner à l'endroit précis de leur téléportation. Après cette date, ils doivent attendre l'année suivante, le même jour. Ce sont des mages qui ont visiblement ensorcelé ce banc pour que le monastère de la Chartreuse Port Sainte Marie, un lieu sacré pour eux, ait des nouveaux moines tous les trois cents ans.

Léna n'en croit pas ses yeux, mais elle ne comprend pas les quelques dernières lignes. Pourquoi grâce à cette téléportation le monastère accueillerait des nouveaux tous les trois cents ans ? Mais avant tout elle va voir le bibliothécaire et lui demande depuis combien de jours exactement elle est arrivée. Le petit cinquantenaire se gratte son crâne dégarni. Il lui dit qu'il n'est pas sûr mais que cela doit faire environ un mois.

Prise de panique, Léna ressort en trombe de la bibliothèque. Elle arrête le premier moine qu'elle croise et lui demande si Frère Vincent est encore dans la salle d'écriture. Il acquiesce. Elle le



remercie si vite que le moine n'entend sûrement pas. Elle court et trouve Hugo assis au fond de la salle. Elle lui demande s'ils peuvent aller en dehors de la pièce car elle a quelque chose de très important à lui dire. Aussitôt sortis, elle lui raconte tout. Et elle n'oublie pas de lui demander depuis combien de temps elle est arrivée, au jour près. Il lui dit que cela fait un mois pile. Elle le croit mais se rend à l'évidence : c'est ce soir qu'ils doivent retourner au banc. Lorsqu'elle se confie à Hugo, celui-ci comprend très bien ce qu'elle a en tête : elle veut qu'ils partent tous les deux ce soir. Mais Hugo est trop attaché au monastère et ne se voit pas le quitter. C'est avec regret qu'il lui annonce sa décision. Léna est choquée mais une petite partie d'elle, au fond, comprend son choix. Alors après le souper, Léna se dirige seule dehors et s'assoit sur le banc. Épuisée par cette journée éprouvante, elle s'allonge et s'endort.

Léna se réveille, se lève et s'étire. Elle se rend compte que s'endormir sur un banc en pierre n'est pas du tout confortable. Elle en a des courbatures au dos et un torticolis à la nuque. Mais à peine debout, elle doit s'asseoir car sa tête tourne et elle perd l'équilibre. Elle s'adosse au mur et ferme les yeux. Elle



essaye de se remémorer les événements de la veille mais elle n'y parvient pas. Puis, soudain, il y a un petit éclair dans sa mémoire. Et elle se souvient de tout, au dialogue près. Mais suite à ce retour émotionnel en arrière, elle pense avec tristesse à Hugo. Puis elle regarde sa montre qui est à nouveau à son poignet. Celle-ci lui indique 5h23. Surprise, Léna comprend que le temps où est Hugo, passe plus vite que celui où elle est.

Elle sort du monastère, prend sa voiture et rentre chez elle.

Ça fait plusieurs mois, que Léna est revenue du temps des chartreux.

« L'affaire Hugo Bardalec ayant si peu de piste, elle a été classée sans suite ce matin, par la gendarmerie,. Rappelons ce que nous savons : Hugo Bardalec, 21 ans, est porté disparu à la Chartreuse Port Saint Marie, depuis le 13 août 2021 – il y a donc plus de deux mois. Si vous, chers auditeurs, qui nous écoutez, avez le moindre indice pouvant faire avancer cette enquête, merci d'aller le signaler à la gendarmerie de la Chartreuse Port Sainte Marie. »

En écoutant ça, Léna se demande ce qu'elle sait vraiment : ses souvenirs qui reviennent parfois, les soirs, en sont-ils vraiment ? Ou n'était-ce qu'un simple rêve ? Comment savoir ?



Elle décide alors de retourner au site où Hugo a disparu. Arrivée là-bas, elle demande s'il y a un musée, une exposition ou quelque chose sur les chartreux. L'homme qui est à l'accueil lui dit qu'il n'y en a pas mais que si cela l'intéresse, il y a un site internet de la Chartreuse Port Sainte Marie, sur lequel il y avait un onglet « la vie au temps des chartreux ».

Elle le remercie et retourne chez elle.

Comme lui a conseillé l'homme à l'accueil, elle regarde sur son ordinateur. Effectivement il y a bien cet onglet. Et même des photos de manuscrits écrits par les moines. L'une d'elles est intitulée

« Dernière page du manuscrit de Frère Vincent ». Léna n'en croit pas ses yeux, mais après une courte réflexion elle se dit que ce manuscrit a pu être écrit par un autre Frère Vincent, il y en avait sûrement plusieurs. Elle clique tout de même dessus et la télécharge. En zoomant, elle se rend compte qu'elle peut déchiffrer quelques lignes mais que celles-ci sont dans une langue ancienne. Elle va donc sur un site de traduction et y entre les phrases qu'elle réussit à lire. Aucune ne lui importe. Mais l'une d'elles sur la photo lui fait porter son attention. Elle est tout en bas de la page, en un peu plus petit que toutes les autres. En une fraction de seconde, son visage change : d'abord surprise, car elle arrive très bien à la lire mais surtout



à la comprendre, puis émerveille car elle a trouvé la réponse à sa question. Cela n'était pas un rêve.

Tout en bas de la page, en un peu plus petit que toutes les autres phrases est écrit :

« Pendant toutes ces années passées retirées du monde, je n'ai jamais cessé de penser aux miens, en particulier, à ma petite sœur : Léna Constance. »





Axelle REYROLLES

Course contre l'histoire

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.

Tout en retirant sa capuche, Noa reprend son souffle. Cela fait maintenant dix minutes qu'elle court et, en plus d'être épuisée, elle est trempée jusqu'aux os.

Alors qu'elle rentrait chez elle, tout à l'heure, elle a remarqué que quelqu'un la suivait. Au début, elle ne s'en était pas inquiétée, mais pour se rassurer elle avait pris un chemin différent de celui qu'elle prend habituellement. Alors qu'elle pensait l'avoir semé, elle avait vu l'individu réapparaître derrière elle. Noa avait accéléré mais lui aussi. A ce moment-là, elle avait paniqué et s'était mise à courir. Ainsi, elle était arrivée ici, au monastère.

Une fois calmée, Noa regarde autour d'elle. Elle remarque qu'elle se trouve au milieu des ruines de la



chartreuse. Effrayée, elle continue son exploration des lieux. Malgré la pluie, elle aperçoit une pierre différente des autres. Elle l'attrape et la traîne à l'abri, sous un arbre. Elle voit alors, gravée dans la roche, une inscription dans une langue qu'elle n'a jamais vue auparavant. Intriguée, elle lit les quelques syllabes qui sont inscrites, à voix haute.

A peine a-t-elle fini qu'un violent éclair éclate et l'éblouit, Noa ferme les yeux. Soudain sa tête se met à tourner. Elle a de plus en plus chaud et son corps la brûle alors que quelques secondes plutôt elle était frigorifiée. Elle ouvre les yeux, baisse la tête, et là, elle n'arrive pas à y croire : ses pieds se trouvent à dix centimètres au dessus du sol, elle vole ! Immédiatement elle referme les yeux et attend.

Au bout d'un instant, son corps ne la brûle plus et elle sent à nouveau le sol sous ses pieds. Elle rouvre les yeux et reste immobile quelques temps, en attendant que sa respiration se calme, ralentisse. Quand elle estime s'être suffisamment calmée, elle examine son corps à la recherche de blessures mais, encore une fois, elle n'en croit pas ses yeux.

Ses mains, ses pieds, ses jambes, tout a grandi. Ses vêtements aussi ont changé ; son jean et son sweat noir ont été remplacés par une longue tunique blanche avec un capuchon. Complètement déboussolée, Noa se prend la tête entre les



maines, mais à la place de ses longs cheveux bruns, elle trouve un crâne rasé avec seulement quelques cheveux sur le côté. Cette fois s'en est trop pour elle et elle est incapable de se calmer. Elle tremble de tous ses membres et essaye en vain de respirer doucement. Il lui faut alors un long moment pour retrouver ses esprits.

C'est seulement à cet instant que Noa remarque la pièce où elle se trouve. Les ruines ont disparu et, à la place, elle découvre une grande bibliothèque faite de bois sombre et remplie de livres poussiéreux, et elle remarque qu'au fond se trouve une porte fermée. Noa s'en approche et essaye de l'ouvrir, en vain.

Elle se dirige alors vers une fenêtre donnant sur une cour où passent plusieurs hommes portant les mêmes vêtements qu'elle et lui ressemblant. Elle observe les bâtiments aux alentours quand, soudain, elle entend un bruit provenant de la porte : quelqu'un est en train de l'ouvrir ! Elle tente de se cacher mais n'en a pas le temps.

La porte s'ouvre et un autre homme, pareil aux autres, entre. Noa adopte alors une position naturelle et affiche un sourire lui semblant accueillant. Lorsqu'il la voit, l'inconnu la regarde, d'abord surpris puis en colère. La jeune fille décide alors de se présenter :



« Bonjour, je m'appelle Noa, j'ai quinze ans, même si je sais qu'on ne dirait pas comme ça, mais bon... J'habite le village.. »

L'homme ne la laisse pas finir et s'approche d'elle. Il lui attrape le bras d'une main et lui plaque l'autre sur la bouche en la regardant, alarmé. Noa lui lance un regard paniqué et se débat mais l'homme la tient fermement. Lentement, il s'écarte en lui faisant signe de se taire. Il ramasse une clé, qu'il avait posée sur une table, et va fermer la porte. Il revient ensuite vers Noa, lui attrape à nouveau le bras et l'entraîne vers le fond de la pièce.

L'homme s'approche d'une armoire, saisit une autre clé dans sa poche et ouvre le meuble. L'intérieur est vide et ne contient même pas d'étagères. L'individu entre dans l'armoire et appuie sur une pédale dissimulée dans le bois. Le fond du meuble coulisse et Noa découvre une pièce faite de pierre et entièrement vide dans laquelle pourrait se tenir une dizaine de personnes. L'homme pousse la jeune fille à l'intérieur avant de lui-même entrer et remettre le fond de l'armoire en place. Une fois dans la pièce, il paraît enfin se détendre et dit :

« Maintenant nous pouvons parler en sécurité, tu as eu de la chance de tomber sur moi. Je m'appelle Sylvain et, normalement, je suis historien.

- Mais vous êtes l'homme qui avait disparu alors ! Aux infos



ils ne parlaient que de vous, comme quoi un historien s'était mystérieusement volatilisé du jour au lendemain. Que faites-vous ici ?

- Oui, c'est bien moi, et comme toi, je me suis retrouvé là par malchance. J'ai lu cette inscription et après un violent éclair j'ai été téléporté ici. »

Noa le regarde, abasourdie. Elle vient de retrouver une personne disparue depuis presque un mois.

« Mais comment ? Où sommes nous ? J'étais dans une chartreuse en ruines et d'un coup je me retrouve dans une bibliothèque, c'est impossible !

- Je n'ai aucune idée de comment cela est possible, mais, comme tu l'as dit, nous sommes dans la chartreuse mais pas à la même époque : actuellement nous sommes au dix-huitième siècle, en l'an 1792. »

Noa s'éloigne de Sylvain et se retire dans un coin sombre de la pièce. Pendant un long moment, elle fixe le mur en face d'elle et essaye de remettre de l'ordre dans son esprit : elle se trouve au dix- huitième siècle dans une chartreuse et la seule personne qu'elle connaît est un historien avec qui elle n'a jamais parlé et qui est censé être disparu depuis plusieurs semaines. Après s'être rassurée comme elle peut, elle retourne vers Sylvain.



« Comment te sens-tu ? lui demande-t-il.

- Je suis perdue, j'ai peur.

- Je comprends... mais ne t'en fais pas, tu n'es pas toute seule. Nous allons trouver une solution. Tout d'abord, que sais-tu sur cette chartreuse ?

- Je sais juste qu'il y avait des moines chartreux avant, répond-elle.

- Exactement, et au moment où nous parlons, le bâtiment en est rempli. Mais sais-tu ce qu'il s'est passé en 1792 ?

- Non.

- Les moines ont été contraints de quitter le monastère, le 2 octobre 1792. Le problème c'est que nous ne pouvons pas partir, nous devons retrouver cette inscription pour retourner à notre époque.

- Quoi ! Mais comment allons-nous faire ? s'exclama Noa.

- Nous sommes le 23 septembre, nous avons donc encore huit jours pour trouver la gravure, pas plus. »

Ils continuent de parler encore quelques temps. Sylvain apprend à Noa le mode de vie des chartreux et lui décrit rapidement la chartreuse. La jeune fille apprend notamment que les moines sont silencieux et que, par conséquent, elle ne devra pas prononcer un seul mot si elle ne veut pas se trahir. Après un petit moment, l'historien dit :



« Nous devons y aller, c'est bientôt l'heure de la prière. N'oublie pas : pas un mot ! Et pour le reste, tu as juste à me suivre et à faire comme moi. »

Noa acquiesce et tous deux sortent de la pièce en repassant par l'armoire, pour se retrouver à nouveau dans la bibliothèque. Noa et Sylvain quittent la pièce et arrivent dans un couloir avec des murs en pierre. L'historien entraîne la jeune fille dans la cour qu'elle avait vue auparavant. Ils la traversent et entrent dans une église.

A l'intérieur de nombreux moines sont déjà réunis. Noa et Sylvain s'installent à leur tour et la prière commence. Lorsque la cérémonie se termine, la nuit est tombée et chaque moine regagne sa cellule. Noa suit Sylvain jusqu'à la sienne et, en prenant soin que personne ne la voie, entre derrière l'homme.

L'intérieur du bâtiment est sombre et étroit. Sylvain sort plusieurs linges d'un placard et les étend à côté du lit. Alors qu'il commence à s'installer dessus, Noa le devance et s'allonge avant lui. Voyant qu'il s'apprête à protester elle désigne le lit et l'oblige à dormir dessus. L'historien abandonne, se laisse tomber sur les couvertures et tous deux s'endorment.

Durant la semaine qui suit, Noa tente, tant bien que mal, de s'adapter au mode de vie des moines. A plusieurs reprises elle



a failli trahir son identité et s'en est sortie seulement grâce à l'intervention de Sylvain. Dès qu'ils ont du temps libre, ils vont à la bibliothèque afin de chercher l'inscription.

Rapidement, la veille du départ arrive et Noa et Sylvain n'ont toujours pas trouvé la gravure, même après avoir fouillé la bibliothèque de fond en comble.

Le soir, ils sont assis dans la cellule de Sylvain et discutent. Ils imaginent plusieurs plans pour rester à la chartreuse malgré l'obligation de partir, mais aucun ne convient. Ils décident de retourner à dans la bibliothèque pour la fouiller durant la nuit.

A l'aube, une grande agitation règne au sein du monastère. Chacun réunit ses affaires afin de les emporter. Noa et Sylvain, quant à eux, ont perdu l'espoir de trouver l'inscription. Ils sont assis autour d'une table et parlent de la vie qu'ils avaient avant, dans leur époque.

Sylvain est en train d'expliquer comment il est devenu historien quand Noa entend un puissant vacarme ainsi que des bruits de course dans le couloir. Elle comprend tout à fait que les moines soient agités en raison de leur départ mais même dans ces conditions ils ne feraient pas autant de bruit.

Noa interroge Sylvain du regard. Ce dernier se lève et va ouvrir la porte de la bibliothèque. Aussitôt la température à l'intérieur de la pièce augmente de plusieurs degrés.



L'historien s'aventure dans le couloir et revient quelques instants plus tard, le visage couvert de suie.

Entre temps, la chaleur a encore augmenté et Noa a du mal à respirer. Sylvain lance un regard alarmé à la jeune fille et ne prenant plus aucune précaution, lui crie :

« Un incendie, la chartreuse brûle ! »

Les moines, trop agités, ne se préoccupent pas de ce cri et continuent à courir en tous sens. L'historien s'empresse de refermer la porte, ce qui n'empêche pas la fumée de rentrer dans la pièce. Noa commence à tousser et les tourbillons de cendres lui piquent les yeux. Elle se rappelle alors de ce que ses parents lui ont appris et se baisse. A l'autre bout de la pièce, elle entend Sylvain tousser et lui crie de se baisser également. Tous deux se mettent à ramper et finissent par se retrouver.

L'historien a déchiré un morceau de sa tunique et l'a plaqué sur son visage. Noa l'imité et se dirige vers le côté opposé à la porte avec lui. Derrière elle, elle entend le crépitement du feu qui consume les livres et le bois. Rapidement la pièce se retrouve complètement embrasée.

Noa a les yeux fermés pour tenter de les conserver de ce brasier. Sylvain et elle sont adossés au mur, ils ont du mal à respirer et commencent à perdre conscience. Noa essaye alors de



se rapprocher d'une fenêtre pour la casser et ainsi faire entrer un peu d'air frais dans la pièce. Pour cela elle s'aide du mur en faisant glisser sa main dessus. Elle fait à peine quelques pas et s'arrête net. L'espoir renaît en elle.

Sous ses doigts se trouve une pierre froide qui est différente des autres, elle est comme gravée. Et soudain Noa comprend et se met à appeler Sylvain à grands cris lui brûlant la gorge. Quelques instants plus tard celui-ci est à ses côtés et tâte à son tour la pierre gravée.

« L'inscription, tu l'as trouvée, Noa ! Vite, nous n'avons pas une seconde à perdre. Nous devons la lire en même temps. »

Noa se force à ouvrir les yeux et Sylvain lui attrape la main avant de commencer un décompte. A la fin de celui-ci, ils lisent ensemble l'inscription.

Leur lecture achevée, une vive lumière apparaît, les obligeant à fermer à nouveau les yeux. Comme la première fois , Noa a la tête qui tourne, son corps la brûle et elle ne sent plus le sol sous ses pieds. Quelques minutes plus tard, elle sent un vent frais et humide sur son visage. Son corps reprend une température normale et elle revient sur la terre ferme.

Elle ouvre les yeux et se retrouve dans la forêt, au milieu des ruines de la chartreuse, Sylvain à côté d'elle. L'historien observe ce qu'il y a autour de lui et une joie immense s'affiche sur son



visage. Il regarde Noa, lui sourit et dit :

« Cet enfer et enfin fini ! Nous allons pouvoir reprendre une vie normale. »

La jeune fille sourit à son tour, avant de s'accroupir. Lorsqu'elle se redresse, elle a à la main la pierre gravée.

« Nous devrions mettre cette pierre en sécurité afin que plus personne ne tombe dessus, dit-elle.

- Tu as raison, je vais la ramener chez moi et la mettre en lieu sûr.

- Mais au fait, comment n'avons-nous pas pu voir la gravure plus tôt ? Nous avons pourtant dû passer devant un nombre incalculable de fois.

- Je pense que l'inscription était protégée par un enchantement, le feu a dû briser cette magie et ainsi nous révéler la gravure, répond-t-il.

- Oui, peut-être... »

Sylvain commence à se diriger vers le village mais Noa ne le suit pas. Il se retourne et la voit, immobile, une expression de peur sur le visage. Il revient sur ses pas et lui demande :

« Noa ? Que se passe-t-il ? Tu ne viens pas ?

- Je viens de me souvenir de quelque chose.

- De quoi ?

- Je t'ai dit pourquoi j'étais venue à la chartreuse ?

- Non, tu ne m'en as jamais parlé.

- J'étais là parce que je fuyais quelqu'un. C'était un inconnu



qui me suivait alors que je rentrais chez moi. Et s'il était encore là ? »

Sylvain réfléchit un instant. Il ne sait pas comment le temps s'écoule entre les deux époques. Il peut s'être écoulé plusieurs années comme quelques minutes. Sylvain a beau chercher, il ne trouve pas de solution.

A côté de lui, Noa tremble de peur. L'historien s'inquiète et décide de la rassurer, malgré ses propres inquiétudes. Noa ne lui répond pas mais elle lève la tête et le regarde. La terreur se lit dans ses yeux mais Sylvain y décèle également une lueur de détermination. Délicatement, il lui prend la main et l'emmène vers le village. Pas à pas, il finit par la convaincre et ensemble, ils quittent les ruines et sortent de la forêt.

Ils retournent au village où Noa retrouve ses parents qui la serrent dans leurs bras à n'en plus finir. Ils vont ensuite au poste de police où, grâce à quelques mensonges, ils expliquent ce qui leur est arrivé. Ils apprennent alors que deux jours se sont écoulés depuis le départ de Noa.

Après une enquête, les policiers ne retrouvent pas l'inconnu et Noa reste toujours accompagnée lors de ses déplacements. Suite à cette aventure Noa retrouve une vie normale et reste en contact avec Sylvain. La pierre, quant à elle, reste bien cachée et seul l'historien connaît le secret de sa cachette.





Cloé ARANDA-VALETTE

Retour dans le passé

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.

C'est un homme appelé Léo Marchand. Il est archéologue. Âgé de 35 ans, rien d'autre que l'histoire ne le passionne. Il aime se balader et découvrir au gré du hasard d'anciens vestiges. Mais aujourd'hui, Léo n'a pas vu le temps passer, ni l'orage qui arrive au loin. Il pénètre dans les ruines du monastère de la Chartreuse du Port-Sainte-Marie. C'est un véritable vestige historique, situé au cœur de l'Auvergne, dans les Combrailles. Il est émerveillé. Il reste encore des objets de cette fabuleuse époque des moines Chartreux. Trempé, il décide de rejoindre la tour pour s'abriter. Un énorme fracas résonne alors, Léo s'effondre, touché par la foudre.

Il se réveille lentement, et ouvre les yeux. Il ne



reconnaît pas l'endroit où il se trouve. C'est une grande salle, en pierres, qui semble ancienne. Des bougies, posées sur des chandeliers, éclairent la salle, et un feu de bois est allumé dans la cheminée. Des tentures d'autrefois sont accrochées aux murs.

Mais où est-il ? Que s'est-il passé ?

Léo se lève doucement, un peu étourdi. Il se dirige vers la grosse porte en bois. Elle s'ouvre en grinçant. Léo se retrouve dans un couloir sombre, éclairé par de petites fenêtres creusées dans les murs. Il décide de prendre sur sa droite et de longer le couloir. Une nouvelle porte ! Il la pousse et se retrouve dans une gigantesque salle seulement meublée d'une grande table en son centre, recouverte de couverts anciens, et d'un pupitre dans un coin.

Des cloches se mettent soudain à sonner, et des bruits se font entendre dans le couloir. Léo se cache derrière une tenture. Des moines, en file indienne, en silence, rentrent dans la salle. Ils s'assoient, pendant qu'un des moines s'installe au pupitre, et se met à lire des passages de la bible. Un autre moine apporte une soupière, et tous commencent à manger au son unique de la voix du moine.



Léo quitte discrètement la salle. Il ne comprend pas ce qui lui arrive.

Mais où se trouve-t-il ? Et comment est-il arrivé là ?

Tout en longeant les couloirs froids, il se retrouve dehors face à un magnifique potager.

Léo semble reconnaître le lieu, mais ce n'est pas possible !!! Ça ressemble au monastère de la Chartreuse d'antan. Léo se rappelle. Il s'est abrité dans les ruines du monastère pour se protéger de l'orage, et soudain plus rien. S'était-il évanoui ? Mais là, le monastère n'est plus en ruine, il est habité et entretenu. Léo continue de regarder autour de lui. Il aperçoit un moine. Il court vers lui. Léo demande au moine où il est, en quelle année... Mais le moine ne peut pas répondre. Au monastère, il leur est interdit de parler. Léo est désespéré. Alors le moine, devant la détresse du jeune homme, le tire par le bras à l'abri de tous regards.

“Je n'ai pas le droit de parler, Monseigneur. Je prends des risques. Nous sommes en 1791, dans les Combrailles au Monastère de la Chartreuse Port-Sainte-Marie. Nous sommes en pleine révolution, et nous, les moines, nous sommes en danger. L'État veut nous expulser. Que Dieu et Saint Bruno vous gardent !”. Le moine repart précipitamment à ses



occupations.

Léo se trouve en pleine révolution française, sous la Terreur !!! Mais comment est-ce possible ?

Soudain, il y a des cris, les moines courent en tous sens poursuivis par les hommes de l'État. Les moines se font arrêter. C'est une vraie cohue. Léo est au milieu de cette scène, impuissant. Il est bousculé, tombe, et sa tête heurte une pierre.

Une ombre, un spectre, un homme, apparaît, flou. “Je suis Saint Bruno, fondateur du monastère. Je vais prendre soin de vous mais, en échange, je vous demande de raconter notre véritable histoire, vous venez d'en être le témoin.” La silhouette disparaît... et Léo se réveille au milieu des ruines.

“Je suis de retour à mon époque !”

Léo se demande s'il a rêvé, ou s'il a véritablement voyagé dans le temps. Mais il se souvient de cette promesse, et il n'oubliera pas son aventure. C'est alors qu'il décide d'écrire l'histoire de ces moines et du monastère.





Adèle BONNET

Une nouvelle vie

La masse sombre de la chartreuse se dessine à peine dans la nuit. La tempête courbe les arbres sur les jardins endormis ; la pluie tombe avec violence. Les éclairs déchirent le ciel. Une silhouette descend le chemin, atteint le monastère, et ouvre la lourde porte de chêne.

Fatigué, le frère Ludovic regagne enfin son couvent après un long pèlerinage. Un bruit attire son attention. Là, dans un lit de coton un bébé pleure. Ses larmes sont tellement déchirantes que l'on n'entend même plus les éclairs.

Ludovic n'en croit pas ses yeux : « Un bébé ! Mais d'où peut-il venir ? Ce doit être des paysans qui l'ont abandonné ici... J'aurais tellement aimé avoir un bébé si je n'étais pas devenu moine... ».

Après plusieurs jours, personne n'est venu reprendre l'enfant. Les moines décident alors de recueillir le bébé et le baptisent *Aurore*.

Les jours, les mois, les années passent, Aurore est maintenant devenue assez grande pour aider les moines. Elle est tellement



belle ! Ses cheveux blonds ondulés lui donnent beaucoup de charme. Elle a des yeux bleus toujours pleins de bonheur.

Un jour, Aurore annonce à Ludovic qu'elle souhaite partir voir le monde qui l'entoure. Mais au monastère, il y a du travail à faire, elle ne peut pas laisser les moines seuls. Elle veut voyager mais elle a du cœur. Elle ne veut jamais rendre les moines tristes alors elle décide de rester et la vie continue paisiblement au monastère. Pour la consoler et la rendre heureuse, Ludovic lui a offert un cheval, elle l'a appelé *Mistigri*. Aurore passe beaucoup de temps dans les écuries du monastère.

Un jour alors qu'elle se promène à cheval, Aurore aperçoit un beau jeune homme en haut de la grande tour. Il s'agit d'un voyageur de passage qui fait étape à la chartreuse du Port-Sainte-Marie. Le garçon s'approche trop près du bord pour lui faire signe.

- Attention, tu vas tomber ! lui crie Aurore.

- Grazie, dit-il en se reculant et redescendant de la tour.

- Tu, tu... parles Italien dit Aurore troublée. Son cœur fait un bon dans sa poitrine. Elle rougit tellement que le jeune homme s'approche d'elle et lui demande si elle va bien.



Aurore n'arrive pas à répondre. Il n'y a aucun doute, elle est amoureuse de lui. Elle se reprend et lui demande :

- Comment t'appelles-tu ?

- Antonio, et toi ?

- Aurore.

- Que fais-tu ici ? Pourquoi une si belle jeune fille vit dans ce monastère ?

En confiance, Aurore explique alors son histoire : elle a été abandonnée quand elle était petite et depuis elle a vécu avec les moines. Elle lui raconte l'attachement particulier qu'elle ressent pour Ludovic. D'ailleurs, elle veut tout de suite le présenter à Antonio.

- Ludovic, Ludovic, où es-tu ? appelle Aurore en entrant dans la chapelle.

Ludovic est en train de prier.

- Désolée, je te laisse prier...

- Non, ne pars pas, j'ai terminé.

Il se lève.

- Qui est donc ce charmant jeune homme ?



- Il est italien mais il parle français, il s'appelle Antonio.

- Buonjournò Ludovic, je suis de passage. Je vais m'occuper de la ferme d'un ami français. J'admire le paysage du haut de la tour et Aurore m'a sauvé de la chute. Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, je vous laisse tranquille. Merci pour votre gentillesse. Au revoir.

- Attends, Antonio, ne pars pas, dit Aurore

Mais il a déjà quitté la chapelle.

- Aurore, ma chérie, je vois le regard que tu as devant ce garçon.

Aurore rougit mais ne dit rien.

- Tu sais, reprit Ludovic, le sourire que tu as avec lui ne trompe pas. Tu ne pourras pas vivre toute ta vie avec nous dans ce monastère. J'ai été heureux de m'occuper de toi et de te voir grandir. Tu es devenue une belle jeune fille et ta place n'est désormais plus avec nous. Si ce garçon te plaît, tu peux partir avec lui, je sais que tu en rêves. Ne t'inquiète pas pour moi, je suis heureux ici et j'aime te savoir heureuse.

- Non, Ludovic, je ne veux pas vous abandonner toi et les autres moines. Je suis trop attachée à vous, vous êtes ma seule famille !



- Je le sais Aurore, mais tu ne nous abandonnes pas. Je sais que tu nous aimes et que tu ne nous oublieras jamais. Si tu aimes ce jeune homme, tu seras heureuse avec lui, c'est un bon garçon, je le sens.

Aurore embrasse Ludovic les yeux pleins de larmes et court rattraper Antonio qui est à l'écurie.

- Antonio, quand est-ce que tu repars en Italie ? demanda Aurore.

- Dans 5 jours, pourquoi ?

- Je peux venir avec toi ?

- Vraiment ?! Tu es prête à quitter le monastère ?

- Tu sais, pour toi, je suis prête à tout, j'irai au bout du monde avec toi si tu me le demandais.

Antonio la prend alors dans ses bras et Aurore lui dit : « Je t'aime Antonio ». Antonio rougit et l'embrasse.

Durant les 5 jours qui suivent, Aurore, Antonio et Ludovic passent tout leur temps ensemble.

Aurore veut profiter au maximum de Ludovic et le moine, lui, veut mieux connaître l'homme avec qui Aurore va désormais partir.



Le temps passe très vite. Ils s'entendent tous les trois à merveille. Mais arrive finalement le moment du départ d'Aurore.

Tous les moines sont là. Ludovic serre très fort dans ses bras Aurore et Antonio.

- Je vous aime mes enfants, soyez heureux en Italie !

- Nous le serons, dit Aurore. Chaque soir, à l'heure de la prière je penserai à toi Ludovic et à vous tous ici. Nous serons ensemble par la pensée. Je vous promets qu'un jour, je reviendrai vous voir. Merci pour tout ce que vous m'avez offert dans ce monastère.

Un moine amène Mistigri à Aurore. Et c'est ainsi qu'elle et Antonio s'éloignent de la Chartreuse sur leurs chevaux, en route pour leur nouvelle vie.

Les moines, eux, ont le cœur lourd mais ils sont heureux de voir ainsi grandir leur « Aurore ».



**Merci à nos partenaires
qui ont soutenu ce projet**



Chapdes-Beaufort



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE ET
DE LA JEUNESSE



Les Amis de la

Chartreuse Port-Sainte-Marie



☎ : 06-83-80-80-66

✉ : chartreuse.psm@wanadoo.fr

<http://chartreuse.psm/Chartreuse>

